

Ma sélection d'auteurs (2)

***Delacourt, Grégoire (1960__)(2024 64 ans)

L'écrivain de la famille 2011; 264 pages

À 7 ans, le héros de cette histoire aligne trois vers dits pauvres (selon la nomenclature versifiée), et s'attire l'admiration de la famille. Il sera, à coup sûr, l'écrivain de la famille. Sous la pression, sa verve entre dans une impasse. Il voudra toujours écrire un roman, sans réussir. En désespoir de cause, il connaîtra le succès dans la pub.

Parfois, ce héros nous fait rire et parfois pleurer, mais toujours avec délicatesse. Dans sa vie, tout casse : sa mère se dévergonde ; son père devient unijambiste, puis sera interné. Son frère se suicide « en déployant ses grandes ailes » du haut de plusieurs étages. Ses amours n'aboutissent pas, se brisent.

L'auteur a l'art de l'image simple, mais percutante. Ainsi, sa description d'une personne atteinte d'Alzheimer de son père est saisissante. Ses trois derniers chapitres sont extraordinairement beaux, tristes à arracher des larmes, mais c'est plein d'espoir. L'auteur allie avec habileté l'humour, la simplicité et la dramatique.

Un enchevêtrement inextricable, un vrai petit bijou.

La liste de mes envies; v.1 : La liste de mes envies 2012; 186 p.

L'auteur nous invite effectivement à réviser la liste de nos envies. Il utilise pour ce faire une histoire où amour et argent s'entrechoquent. Des questions existentielles se posent et font réfléchir.

La mercière Jocelyne n'a rien d'un mannequin : grosse et pas très jolie. Elle se regarde intensément dans le miroir et trouve alors autre chose que ce seul critère. À force de travail, elle ouvre sa boutique. Elle se trouve un mari. Et l'amour naît. Elle crée son site Internet qui connaît un grand succès, qui lui attire de la sympathie et... des ventes. Elle gagne 18 millions à la loterie, n'encaisse pas son chèque. Elle se questionne. Ai-je plus à perdre en le changeant ? Son mari le trouve, le vole et disparaît. Cette richesse le conduira au suicide. L'argent a tué l'amour.

La simplicité et la force des images au niveau littéraire m'ont enchanté.

La première chose qu'on regarde 2013; 263 pages

L'auteur surprend régulièrement dès la première ligne de ses romans. « *Arthur Dreyfuss aimait les gros seins.* » (P.11) C'est, semble-t-il, « *la première chose* » que son garagiste regarde. Il est né en 1990. Noiya, « *Beauté de Dieu* », naît deux ans plus tard. Or, un drame horrible éclate. Un doberman la dévore. Et l'intrigue est lancée.

Plus tard, la mère sera diagnostiquée démente, puis internée. Elle souffre d'autophagie. Son père, Louis-Ferdinand, disparaîtra mystérieusement. Dreyfus travaille chez le garagiste Pascal Payen, dit PP. Il y trouve un livre de poésie qui le fascine et un métier passionnant qui fait les doigts gras et noirs. Il offre son lit à la « plus belle poitrine d'Hollywood », soit Scarlett Johansson qui échoue chez lui. En fait, c'était un sosie parfait, soit Jeanine FOUCAMPREZ, l'image de la beauté éphémère.

Dreyfus présente Jeanine à son garagiste, un PP abasourdi. Jeanine s'exprime et révèle alors son « *identité* ». L'auteur, avec un art consommé, décrit les émotions qui tissèrent leurs premiers contacts, leur première fusion érotique en deux temps : une éjaculation précoce, puis

lentement la consommation totale. « *Ce fut très beau.* » (P. 207) Dreyfus lâche alors les mots fatidiques : « *Je t'aime, Scarlett.* » Et le cœur de Jeanine s'arrêta. (P. 226) « *Je suis Jeanine Arthur pas Scarlett.* » (P. 233) Un jour de désespoir, elle fonce à 120 km/h « *dans l'étroite porte bleue de l'oratoire, comme si elle avait voulu y entrer* » (P. 232).

C'est certain, le style de Grégoire Delacourt m'émerveille de plus en plus. C'est un magicien des mots qui nous secouent, un créateur d'images qui nous éblouissent, un tisseur d'intrigues qui nous surprennent avec des passages parfois féroces, parfois compatissants. Seule la vérité des âmes est éternelle.

C'est à mon avis un exorcisme de la Beauté éphémère.

Note : [C'est son best-seller, affirme-t-on.](#)

On ne voyait que le bonheur 2014; 363 pages

Antoine, un expert en assurances, connaît une vie familiale ordinaire, sans éclats. Il adore ses jumelles, Anne et Anna, son garçon Léon. Mais sa femme se dévergonde peu à peu au contact des célébrités cinématographiques. Soudain, un violent orage éclate en ce milieu sans histoire et chamboule à jamais leur vie. Sa fille Anna meurt subitement, d'une façon inexplicable. Sa femme Nathalie vire capot et s'enfuit lâchement, laissant Antoine enfermé dans sa douleur, complètement désespéré... En voulant secourir Épipania, une étrangère, il plaide en sa faveur. Le patron le congédie. Alors les malheurs s'accumulent. Cédant à un désespoir épouvantable et incontrôlable, il décide d'empêcher son enfant Anne de vivre de tels moments en la supprimant. Il sera interné pendant trois ans. À son retour, il est banni de tous.

Un jour, il aide un jeune à parfaire son jeu de soccer, fait la connaissance de sa mère, Matilda. Une faible lumière brille au fond du tunnel. Puis l'auteur exploite l'autre côté de la médaille. Joséphine (Anne), qui a reçu une décharge de revolver en pleine figure, subit chirurgie par-dessus chirurgie. Le temps efface peu à peu les cicatrices et lui permet de revivre.

Au début de cette saga, Antoine ne « voyait que le bonheur ». Puis, il a connu les pires affres de la douleur, de la culpabilité, de la lâcheté. Et c'est avec un art consommé que l'auteur nous permet d'entrer de plein fouet dans les émotions surtout d'Antoine (le père) et de Joséphine (Anne, sa fille défigurée).

Ainsi, ce roman exceptionnel exploite deux pôles de notre nature humaine. L'auteur y décrit d'abord la nature humaine en proie aux pires cauchemars, ensuite l'humain doté d'une résilience peu commune qui bouscule le désespoir pour enfin atteindre un ultime et mince pardon. La lecture en est très agréable, un peu comme celle d'un long poème, malgré le drame intense vécu par cette famille dysfonctionnelle. L'auteur, avec ses héros, ne conclut-il pas ainsi : « Alors finalement, nos vies valurent la peine. » (P. 361)

De nouveau, Delacourt signe un roman magnifique et bouleversant... avec des prix, disons-le, pleinement mérités.

Notes : [Le prix des Lectrices Edelweiss \(Suisse\) — Le prix Goncourt des Fougères 2014](#)
[Le prix du meilleur roman de l'année 2014](#)

Les quatre saisons de l'été2015; 264 pages

Ce roman rejoint mes expériences de vie : enfance et adolescence, adulte et mariage, enfin vieillesse. D'abord, Delacourt revient sans cesse sur une chanson de Francis Cabrel, Hors saison, qui, un peu comme un fil conducteur, traverse les états d'âme de quatre couples. Ce sont les quatre saisons que chacun vit, en été, à Le Touquet, petite municipalité sur le bord de la mer. Les actions se passent à la fin de la guerre 1939-1945 pour les premières amours, puis

à l'après-guerre pour les désillusions qui suivent les passions folles. Arrive alors l'inexorable période du vieillissement, ou parfois de la seconde chance...

Personnellement, j'ai lu ce roman comme un enchantement littéraire. Fréquemment, l'auteur nous surprend par de magnifiques images. Il a cette façon de dire les choses avec le goût de les fredonner, un peu comme une chanson... Cette fois-ci, Delacourt décrit avec art les blessures intimes qui surgissent inévitablement chez tout couple, mais souligne aussi avec justesse les emballements du cœur.

Super !

Danser au bord de l'abîme (l.v.) 2017; 350 pages

Emma a quarante ans. Elle mène une vie paisible, un peu comme les eaux calmes d'un grand lac reflétant les rayons du soleil qui s'y miroitent. Soudain, le regard d'un homme dans une brasserie déclenche la tempête de sa vie. Le hasard (ou la coïncidence, ou le destin, ou quoi encore ?) perturbe alors les promesses de ses vingt ans. Saisie par l'urgence de vivre, elle abandonne sa vie tranquille. Une culpabilité intenable la fustige dans ses rêves autant que dans la réalité. Son Alexandre, en venant à sa rencontre pour partir avec elle en un voyage symbolique sans retour, est renversé par un bus et décède. Emma sombre dans le désespoir. Son amie de toujours l'aide à se relever. Quand elle apprend que son ex-mari, Olivier, va bientôt décéder du cancer, elle revient auprès de lui pour l'assister dans ses derniers jours. Le lent retour de ses enfants apporte un peu de baume à son âme meurtrie.

C'est dans un tourbillon d'une grande poésie que tous ces personnages gravitent autour d'Emma. La beauté des images nous permet de saisir toute l'ampleur des drames que chacun vit intensément. La richesse des mots traduit avec une fidélité étonnante les émotions profondes de ces êtres emphatiques aux prises avec des douleurs incommensurables. En parcourant ces pages sublimes, j'ai eu l'impression de lire un puissant poème décrivant les grandes passions humaines qui entraînent parfois à la déchéance ou qui engendrent parfois la joie de vivre. Comme il est si bien mentionné sur la pochette du livre, ce...

« [...] roman virtuose explore la puissance du désir et la fragilité de nos existences. »

La femme qui ne vieillissait pas 2018; 245 pages

Ce roman traite du « rêve de toute femme », celui de vivre longtemps sans perdre ses atours. Mais le hic, c'est de savoir comment une femme pourrait vivre une telle situation. Le père de Betty est un rescapé de l'affreuse guerre d'Algérie. Un éclat d'obus a sectionné sa jambe. Sa femme, d'une grande beauté, l'a peu à peu délaissé, picolant à droite et à gauche. Quand elle rentrait, papa cassait une assiette de colère « puis ramassait les éclats de son chagrin » (p. 17). Mais cette femme a été dramatiquement emportée par une Ford Taurus à sa sortie du cinéma.

Betty, sa fille, s'est mariée avec André, un artiste qui travaillait le bois de façon géniale. Fabrice, photographe, prenait une photo de Betty, à partir de sa trentième année, et ce chaque année. Surprise! Aucun changement physique n'a affecté le physique de cette dernière. Peu à peu, cet état anormal a viré au cauchemar. Et c'est avec une remarquable maîtrise que l'auteur décrit les conséquences de ce non-vieillessement, dont l'inconsolable perte de son mari.

La plume de Delacourt m'est toujours irrésistible. C'est mon cinquième roman de cet auteur, et mon intérêt n'a pas diminué d'un seul iota. Cette fois-ci, il m'a atteint en plein cœur puisque je suis octogénaire. Plusieurs descriptions magnifiques sur l'amour et le vieillissement

ont véritablement forcé non seulement mon admiration, mais aussi mes réflexions sur les grandes étapes de ma vie.

Ce roman m'a profondément touché.

Mon père 2019; 219 pages

L'auteur est tombé à bras raccourcis sur un sujet longtemps tabou, mais combien d'actualité : la pédophilie. Delacourt a touché cette corde sensible avec fracas, car son entrée en matière est percutante. Édouard Roussel, pendant une leçon de catéchisme, n'accepte pas le passage biblique décrivant les actions d'Abraham prêt à sacrifier sur le bûcher son fils Isaac pour obéir à Dieu. Ce sera le fil conducteur de tout le roman qui va, sans fléchir, de l'histoire biblique à la réalité quotidienne d'Isaac et de Benjamin.

Nathalie, institutrice et femme d'Édouard, lui donne un enfant, Benjamin. Leur relation sera de courte durée. Plus tard, l'enfant sera envoyé au collège des Jésuites, un pensionnat. Quand Benjamin se retrouve à l'hôpital pour des troubles inexplicables au bas ventre, Édouard apprend du médecin que l'enfant présente des fissures au rectum... C'est à ce moment qu'Édouard démolit, dans une petite église, tout ce qui tombe sous sa main. Il somme le sympathique et compréhensif père Delaunoy de lui révéler le nom du pédéraste, auteur de ces abominations. Édouard veut assouvir sa vengeance. De son père boucher, il a appris toutes les façons de dépecer un animal. Naît alors un diabolique projet.

J'ai lu avec grand intérêt ce puissant roman qui se veut une grande réflexion sur le rôle de surveillance d'un père, sur la nécessité pour les victimes de dénoncer les pédérastes, sur l'importance de comprendre que seul le pardon pourra apporter un peu d'humanité dans cette violence incontrôlée devant de telles fracassantes révélations.

Delacourt décrit alors, avec une grande efficacité, les problèmes inhérents à la pédophilie. Il s'attaque particulièrement à l'église qui cachait ces abus. Son style est toujours très efficace quand il traite des grandes vérités touchant le rôle d'un père, de l'éducation, de l'amour filial, des dangers qui guettent les enfants, de la nécessité de penser au pardon qui n'efface rien, mais qui permet de continuer à vivre. Tous ces drames sont décrits avec un vocabulaire d'une grande richesse.

Cet auteur est fidèlement au rendez-vous avec des romans exceptionnels.

Un jour viendra couleur d'orange 2020; 263 pages

Grégoire Delacourt s'attaque, dans ses romans, à des sujets controversés et pathétiques. La lecture de celui-ci traite d'autisme dans un environnement à la fois hostile et compréhensif, dans une France révoltée. Geoffroy est un bébé qui apparaissait déjà comme une étrangeté, avec « personne dedans ». (p.24) À 13 ans, il vit dans son monde imaginaire où tout est classé par chiffres et par couleurs.

La 1^{re} rencontre de Louise avec Pierre en a été une de fusion. Mais devant un bébé qu'on ne peut toucher, Pierre se cabre, perd les pédales. Geoffroy, dans son monde, associe l'école au « noir », lieu où des jeunes aux allures de durs à cuire le couvrent d'insultes, le frappent, l'ostracisent. Djamila, une jeune « migrée » aux yeux vert Véronèse et d'une grande beauté, réussit à établir un contact. Dans ses moments de crise, Djamila prend sa main, la serre fortement, et la couleur noire disparaît. Quant à Pierre, ses colères s'amenuisent. Engagé comme agent de sécurité, il exige qu'une certaine Alice Suarez déballe son recel. Elle confirme ainsi sa très grande indigence. Dans un élan de générosité, il lui remet tout. De plus, il récupère par la suite de la nourriture déclarée « passée due » pour la distribuer aux familles

nécessiteuses. Dans le journal, il sera qualifié de BON SAMARITAIN. Il perd son emploi à la Sécurité.

Deux êtres exécrales, Bakki et Lizul, les frères de Djamila, décident de voir à l'application de la charia pour leurs sœurs, envahissent sa chambre, détruisent tout... au nom d'Allah. Ils la cloîtent et l'affublent d'un hijab. Djamila réussit à fuir. Fous de rage, ces derniers retrouvent Geoffroy, l'attaquent. Djamila vient à sa rescousse. Puis c'est l'incendie. Hagop, un ami, sauve les deux enfants in extremis.

Dans cette dramatique serrée, il n'y a pas de place pour les longues envolées à la Bossuet. Que des phrases courtes dont la force expressive décuple le sens. Ainsi les patients du 5^e attendaient une mort prochaine pendant que leurs « *doigts tricotaient le vide* ». (p.18) Fait à signaler : même si les personnages de Grégoire Delacourt naviguent dans des eaux troubles, ils atteignent rituellement un certain équilibre de la vie qui leur permettra de continuer, de retrouver les surfaces lisses.

Avec un style éclatant, l'auteur nous livre un roman de toute beauté.

L'enfant réparé 2021; 231 pages

Le titre est surprenant et le récit l'est tout autant. Il annonce immédiatement sa « *nouvelle histoire* ». « *J'ai été abîmé dans cette maison. J'ai été abusé.* » (P. 15) Tout au long de son parcours de jeunesse tourmentée, et pour contrer ses actes extravagants, un psy le gavera alors de substances chimiques.

Dès la naissance donc : « *le cadet supplanta l'aîné.* » (P. 81) À l'âge de dix ans, il verse le contenu d'une salière dans la bouche de son frère. Pour mettre fin à ses frasques dérangeantes, il est alors placé dans un orphelinat. « *Engrillagé pendant des années chez les jésuites, j'étais passé à côté des joyusetés du monde.* » (P.30) Et surtout, il se verra privé de la tendresse de ses parents. Il assistera à la mort de son père atteint d'un cancer et qui, à son grand désespoir, ne pourra qu'extirper un « *Emmèlement de mots dans sa gorge.* » (P. 199) Par contre « *En écrivant sur mon père, j'ai trouvé l'amour de ma mère.* » (P. 205)

À 19 ans, pour gagner des sous, il se constitue un dossier d'annonces fictives qui lui vaudront une offre. Il recevra rapidement ses premiers « *Prix publicitaires* ». Avec une amante de théâtre, il connaîtra « le coup de foudre ». C'est à court terme le mariage. Mais leurs chemins bifurqueront tôt. Ce drôle de couple vivra « *un ratage magnifique* ». (P.77) Mais tous deux porteront toujours une affection sincère à leurs quatre enfants. Selon ses dires, pendant 50 ans, son corps se sera quand même rempli de boue. Et c'est en publiant son 8^e roman, « **Mon Père** » qu'il se libérera. Pendant l'écriture de ce récit, il tombera malade, souffrant de reflux gastrique. À l'hôpital, face à son « *Incompétence au bonheur* » (P.101), il décide d'écrire « **L'Enfant réparé** » dans lequel, il avoue que le prêtre pédéraste c'est son père. Et c'est l'amour de sa mère qui l'a sauvé de ses idées suicidaires...

J'ai lu avec grand intérêt ce volume décrivant les dramatiques faits qui ont jalonné la vie de ce gamin de 7 ans. L'écriture sera alors son chemin de croix d'où naîtront ses nombreux volumes, un chemin caillouteux et parsemé d'embûches qui le mènera de l'enfance qu'il a été et à l'adulte qu'il est devenu. Fréquemment, dans « **Un enfant réparé** », il soulignera, avec une plume au service d'un talent extraordinaire, la pénible mais libératrice rédaction de « L'histoire d'un survivant ». (P. 160) Son recours fréquent à des mots de niveau familial, à des mots empruntés à ses régionalismes ou à l'argot, à des mots du niveau soutenu glissés sans retenue, donne une couleur unique à ses narrations épiques...

Un incontournable récit qui réfracte une lumière éblouissante, qui projette un éclat de vérité crue sur ses écrits précédents ou à venir !



***** Jean, Michel** (1960__)(2024 64ans)

Le vent en parle encore 2013,2021 ; 215 pages

Un jour dans le Globe and Mail de Toronto, ANDREY DUVAL apprend qu'au début du **XX^e siècle** 50 000 jeunes ont été arrachés à leur famille pour les assimiler. Comme avocate, elle décide de consacrer énergie et temps à la recherche des autochtones qui ont subi des déplacements génocidaires. Aidée de Jimmy le NAKOTA, elle se lance sur la piste de trois personnes, deux filles et un garçon : Virginie Paul, Marie Nepton, Charles Volland.

Au retour d'une chasse aux petits gibiers, des camions les avaient interceptés. Manu militari, un autobus les conduit à l'aéronef RCAF (Royal Canadian Air Force) qui les déposera au Fort George, situé dans la région de la baie James aux portes du Labrador. 53 enfants sont descendus (28 filles de 6 à 16 ans, et 25 garçons). Leur longue chevelure est immédiatement coupée. Un numéro leur est attribué en guise de nom. Ici, ils sont dépossédés de tout. Audrey, après un voyage de 1300 km, trouve l'endroit où habite « la grosse Marie », non mariée, isolée, antisociale, recluse, ivre morte, empestant l'alcool et les cigarettes. Intimidée par cette femme, aux yeux verts qui la fixent, les yeux de Marie s'embuent. Elle est prise de vertige au bord d'un trou noir. Déboule alors, comme un torrent rouge de sang et noir d'horreur, un récit incroyablement troublant.

Un seul mot d'innu prononcé par ces fragiles pensionnaires, et les gifles pleuvent, et les punitions se multiplient. Ils sont inlassablement traités de « SAUVAGES et d'IGNORANTS ». Charles, particulièrement robuste pour son âge, aide le père Johnson à scier des pitounes. Ce dernier le félicite, le touche avec des « mains brûlantes qui fouillent son corps. » (P. 91) Un jour, Marie retourne au dortoir et distingue trois silhouettes autour d'un lit ; deux tiennent une jeune fille, Jeanne ; un troisième se balance entre ses jambes ouvertes de force. Depuis, Marie tremblera de peur face aux « lous », qui, soit dit en passant, s'en prennent toujours au plus faible. Jeanne devra avorter au lac Osisko à Rouyn-Noranda, dans un hôpital. Charles la retrouvera pendue, inerte. En lui naît une « *rage sourde et irrépressible* ». (P. 134)

Plus tard, sœur Thérèse frappe Marie encore et encore. Marie tombe. La sœur perfide veut la frapper du pied. Virginie s'interpose et saisit la robe noire au cou, la projette sur le tableau. Virginie est envoyée au trou, un lieu sordide, insalubre et plein de rats. Charles la rejoint par une entrée secrète, lui apporte couverture et provisions. Le jeune homme observe les yeux de Virginie, « *des puits de lumière, comme il n'en a jamais vu* ». (P. 104)

Une épique bataille viendra clore les aventures inhumaines de ces jeunes. Donc, Virginie vérifie ses affaires au dortoir avant son départ pour l'été. Le père Rouge la suit, l'agrippe, la projette sur les barreaux de métal du lit. Charles surgit. S'ensuit une bagarre très forte. Il immobilise le père. Ce dernier se relève et réussit à frapper Charles avec une chaise. Virginie saute sur le dos du père. On entend un bruit sec de verres brisés. Le père Rouge fuit. Le corps de Virginie gît en bas du dortoir, dans les ténèbres. Le lendemain, un homme creuse un trou, y dépose un corps gelé et referme le trou sans laisser de traces. De retour auprès de Jimmy, l'homme oublié, à qui il manque un index, affichant un 90 ans bien sonné, Audrey le saluera en ces termes : « *Heureuse de vous voir, Charles.* » (P. 204)

L'auteur nous entraîne dans un récit qui défie toute humanité. Des êtres exécrables, fort de leur pouvoir religieux les dénudant de toute responsabilité, s'adonnent sans égards à la faiblesse de leur victime. Ils assouvissent leurs morbides penchants sexuels, leur faisant subir en représailles les pires sévices, prix de leur silence. Nos responsables gouvernementaux du temps ont tenté de faire disparaître les Premières Nations... en tentant d'assimiler honteusement des enfants. Ce récit remet en lumière des faits que nos « *intellectuels* », des religieux obnubilés par les saints martyrs canadiens, ont pratiquement passés sous silence dans nos manuels d'histoire.

La plume de Michel Jean, un journaliste d'enquête aguerrri, ne s'accroche pas dans les fleurs du tapis. Il est lui-même un Innu qui ne se gêne pas pour déverser des morceaux de vérité que nos oreilles ont de la difficulté à entendre. C'est une lecture inévitable d'un artiste de la plume.

Notes :

Jimmy apprend que le père Johnson, 97 ans, vit encore, à deux kilomètres de sa roulotte. L'avocate le fera arrêter pour meurtre et maltraitance des anciens du pensionnat.

Statistiques de l'auteur : 139 pensionnats dont 12 au Québec. 150 000 autochtones, dont 1 000 sont décédés. 84 000 vivent encore. (En 2013)

Dans son ouvrage publié en 1922, Bryce qualifia l'attitude du Canada de « crime national. » En 2008, des excuses officielles seront prononcées par Stephen Harper, alors premier ministre du Canada.

Kukum 2019 ; 223 pages

Michel Jean est un Innu de Mashteuiatsh (là où il y a une pointe), un écrivain, un chef d'antenne et un journaliste d'enquête. Dans ce récit, il suivra à la trace l'histoire de sa « *grand-mère* » ... « *Kukum* » en sa langue maternelle, l'Innu-aimum.

Almanda Fortier est née à Grosse-Île de parents irlandais en quarantaine dont elle n'a gardé aucun souvenir. Tôt, elle est devenue une orpheline élevée par son oncle et sa tante. Elle tombe amoureuse d'un Innu de 18 ans, Thomas Siméon qui descendait la rivière Péribonka, en même temps que les Outardes. Tant et si bien qu'ils se marient à Pointe-Bleue. Elle fait désormais partie de la famille Siméon, partagera la vie des Innus de Pekuakami, c'est-à-dire du Lac-Saint-Jean. Elle apprendra leur langue, l'Innu-aimum. C'est « une forme de langage adapté à un univers où la chasse et les saisons dictent le rythme de la vie. » (P. 63) Elle s'initiera à la vie nomade.

Almanda perd son deuxième enfant. Le petit est enterré au pied d'un érable devenu, « *son petit gîte* » (P. 138). Plus tard, ce grand et bel arbre sera coupé pour l'aménagement d'un barrage. Almanda aura huit autres enfants. Le retour à Pointe-Bleue est pénible. On traite les aînés innus de sauvages incultes et arriérés. Comme il est mentionné au dos du volume, cette femme résiliente et courageuse « brisera les barrières imposées aux femmes autochtones. »

L'épisode du chemin de fer en rajoute. Ils veulent démolir la maison d'Almanda. Ils frappent un mur : un vigoureux non ! Le train passera alors tout près... et fera tout trembler. Cette petite maison existe encore. Un matin, manu militari, on embarque les enfants pour une école au fort George. Ils sont punis s'ils parlent l'Innu-aimum. Almanda est bouleversée, révoltée par la passivité de la communauté face à la maltraitance de ces enfants « *qui grandiront auprès de parents en colère.* » (P. 210)

L'auteur nous entraîne à la suite de ces gens de la forêt que nos manuels d'histoire ont oubliés, que nos gouvernants du temps ont tentés de faire disparaître... en se servant honteusement des enfants.

La plume de Michel Jean nous séduit. C'est une lecture inévitable.

Note :

Almanda décède à l'âge de 97 ans. Elle rejoint son compagnon au cimetière de Kateri Tekakwitha.

Tiohtiá:ke 2021; 233 pages

Élie MESAENNAPEO, en état de crise, s'en prend au corps de son père alcoolique déjà décédé, le manipulant avec une violence inouïe. M. Lanthier, policier, l'arrête difficilement. Dix ans plus tard, Élie quitte la prison et s'expatrie à Montréal en état d'itinérance, complètement démuné. Il rencontre alors les jumelles Napanuk, Mary et Tracy, deux Inuuks qui étaient toxicomanes et s'adonnaient à la prostitution. Ensemble, elles vont à la soupe de Jimmy NAKOTA qui en supervise la distribution et elles rencontrent alors Lisbeth (Elisabeth).

Elie commence à quêter. Deux malabars l'interpellent : « T'es pas sur ton territoire icitte. » La bagarre éclate. Élie les maîtrise, puis s'évapore dans la foule. Le « rouge » l'avale. Mafia Doc (Robert Desrape) s'occupe de lui, l'ausculte au square Cabot, au pied du Mont-Royal. L'itinérant Geronimo le tire jusqu'à sa tente. De plus, les jumelles Pappatuk ont disparu. Rudy Caya le réveille avec les paroles du groupe Vilain Pingouin et l'amène chez Elisabeth (Lisbeth), fille de Mary. Mary est pétrifiée de voir Élie chez sa mère.

Un jour, Lisbeth l'invite à prendre un verre. Deux types la rudoient. Élie se porte à sa défense. Il est frappé avec une bouteille de bière. Il « voit rouge ». Il les frappe comme en transe. Il a failli les tuer. C'est la faute du « monstre », dit-il à Lisbeth! Dans un camp de ressourcement, Élie seconde Geronimo. En retrait, il pleure pour la première fois. En lui, deux êtres se livrent un combat.

Tracy est renversée par un VUS. Mary Napatuk est atterrée. Élie soutient Lisbeth en souffrance. Tous deux, d'un commun accord, se rendent à Natashquan en avion avec les cendres de Mary. Lisbeth visite le village AKULIVIK. Trois ans plus tard, Audrey Duval parraine Élie à l'université en droit. Son casier l'empêchera d'exercer. Il aidera les siens. L'ambulancier qui a transporté sa mère cache un secret. Audrey descend à Natashquan. Yvan Arsenault, un détective, sourit. Ils rencontrent l'ambulancier qui jouait au hockey dans l'équipe d'Élie. Il avoue que c'est son père qui l'a arrêté et qui l'a fait condamner...

Jimmy, un autochtone, et elle, jeune avocate en vue, étaient devenus un couple d'amis étranges. Ils décident d'aller à Sept-Îles pour voir l'inspecteur-chef, un ami d'enfance. Ce dernier avoue avoir ignoré un témoignage important à cause de son père, soit un dramatique aveu de la mère laissant lâchement son fils se faire accuser. Audrey contacte Jean-Nicholas Legendre, journaliste. Ses reportages télévisés l'aident ainsi à obtenir une révision rapide de sa cause. Enfin, Élie revient en son pays avec Lisbeth. Il pardonne à sa mère imparfaite « qui l'a sauvé ». (P.233) Le chef de Nutashquan annonce que sa communauté a annulé son bannissement. Élie se sent totalement libre. Avec Lisbeth, il retrouve son territoire. « *Entre l'obscurité et la lumière, Élie trace désormais un nouveau chemin.* » (P. 233)

Michel Jean possède une plume irrésistible pour retracer l'histoire méconnue de son peuple autochtone, et disons-le lâchement cachée par les autorités du temps. Ce récit, intense et sans fioritures, raconte la pénible, irréelle et inimaginable vie des gens qui s'étiolent dans la rue, dont près de mille autour du Square Cabot au pied du Mont-Royal.

À partir de personnages fictifs, nous suivons pas à pas des histoires vraies de personnes au ban de la société, près de chez nous.

Note :

Tiohtiá:ke signifie « *l'Île de Montréal* » en langue autochtone.



jp.richer@videotron.ca